

Les emprunts linguistiques

Marie-Dominique Gaviard Dunand
École Universitaire de Tourisme de Santander
Université de Cantabrie

Résumé

La langue est un outil propre à faciliter les transmissions d'informations avec nos semblables. Mais n'est-elle pas, au-delà du purement utilitaire, le miroir d'une identité, l'expression d'une sensibilité, la mémoire collective d'un peuple ? N'est-elle pas une façon de traduire la Réalité et de porter un regard sur l'Autre ? « C'est, écrit Marina Yaguello, un exutoire, une forme d'action, un moyen de s'affirmer comme être social, un lieu de jouissance ou de souffrance » (*Alice au pays du langage* 1981:19).

Parmi tous les vocables qui composent une langue, se glisse un nombre respectable d'emprunts linguistiques, à l'allure « étrange-étrangère ». Parfois, la langue réceptrice les assimile tant et si bien qu'ils finissent par perdre leur port venu d'ailleurs. Nous les utilisons au quotidien et pourtant, bien souvent, nous ignorons leur origine.

Ces mots à l'âme voyageuse se sont aventurés - certains d'entre eux, il y a déjà des siècles - au-delà du territoire national. Encore aujourd'hui, il en est qui n'ont cessé de passer les frontières. Toutefois, de temps à autre, le *spleen* les tenaille, le mal du pays les tourmente, alors ils s'en retournent chez eux. Une fois rentrés sur le sol natal, on ne les reconnaît même plus car ils ont changé de *look*, « victimes » d'un *remake* ou d'un *lifting* linguistique !!

Resumen

La lengua es una herramienta que facilita la transmisión de informaciones con nuestros semejantes. Pero, más allá de lo meramente utilitario, ¿no es el espejo de una identidad, la expresión de una sensibilidad, la memoria colectiva de un pueblo? ¿No es una manera de traducir la Realidad y de intimar con el Próximo. "Es, escribe Marina Yaguello, una válvula de escape, una forma de acción, un medio para afirmarse como ser social, un lugar de goce y de dolor" (*Alice au pays du langage* 1981:19).

Entre todos los vocablos que componen una lengua, se desliza un número respetable de préstamos lingüísticos, con aire extraño y extranjero. A veces la lengua receptora los asimila tan bien que terminan por perder su aspecto distintivo. Los empleamos a diario, y sin embargo desconocemos su origen.

Estas palabras con alma viajera se aventuraron - algunas, siglos ha - más allá del territorio nacional. Incluso hoy, las hay que continuamente pasan las fronteras. No obstante, de tiempo en tiempo, el *splín* las atenaza, la *morriña* las atormenta, entonces se vuelven a casa. Al llegar al *terruño*, ni siquiera se las reconoce porque cambiaron de *look*, ¡víctimas de un *remake* o de un *lifting* lingüístico!

“Une langue ne se fixe pas... Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées... C'est donc en vain qu'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée... Les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. »
Victor Hugo. *Préface de Cromwell*

1. Pour une définition de l'emprunt

Que ce soit dans la *Real Academia Española* ou dans *Le Robert*, l'emprunt est défini comme « un processus par lequel une langue accueille directement un élément d'une autre langue ». Cet élément est surtout **d'ordre lexical et non tant grammatical**, la syntaxe étant l'ossature, la structure permanente qui vertèbre la langue. Une fois établi dans un pays, le mot ou la tournure idiomatique peuvent être **légitimés ou non par les autorités linguistiques** que sont les dictionnaires et les Académies, ainsi *dribbler*, *shooter*, *jogging*, *show-business*, *farniente*, pécadille, paquebot, *guerrillero*, *groggy*, et tant d'autres, sont acceptés dans *Le Robert*, au même titre que *driblar*, *chutar*, *marketing* figurent dans le RAE alors que *sinfonier*, *petisú*, *baguette* ne le sont pas. L'emprunt, très souvent, n'est pas sanctionné par les instances linguistiques alors qu'il est utilisé par l'homme de la rue : *overbooking*, *roller*, *mobbing* ne sont reconnus ni par *Le Robert* ni par la R.A.E., et pourtant on les trouve dans des articles de presse, on les entend à la radio ou à la télévision. Le lexicographe, souvent en retard d'une mesure sur la mode langagière, ne reconnaît pas les mots étrangers d'usage courant, le plus souvent *made in U.S.A.* « Les dictionnaires généraux sont surtout attentifs à la langue cultivée, la langue court plus vite qu'eux. » (Meschonnic 1997:70).

L'emprunt peut être **dénotatif ou connotatif** : il est dénotatif lorsqu'il renvoie à des objets nouveaux, à des inventions technologiques – l'informatique et la cibernetique, par exemple, *software*, *scanner*, *e-mail* –, au domaine artistique : *pop-art*, *ready made*. L'emprunt connotatif relève, pour sa part, de la façon de penser l'existence et de la vivre ; il traduit des faits de société, il désigne un *modus vivendi* : *piercing*, *tuning*, *mobbing*, *cocooning*, *zapping*, *reality-show*, *cool*, *relax*, etc. Soit dit en passant, l'emprunt connotatif, souvent lié aux effets de la mode, a tendance à tomber dans l'oubli une fois que le phénomène d'engouement est passé.

Parfois, **l'origine de l'emprunt n'est pas aussi simple!** Pour exemple, **magazine**, d'après *Le Robert*, est un mot emprunté à l'anglais qui l'a emprunté au français magasin. Ce ricochet linguistique est enregistré par *La Real Academia Española* qui admet une double orthographe sous la forme de *magacín* – *magazín*. Autre exemple : *e.mail*. *Mail* provient du français malle, dans le sens de courrier, acception qui s'est d'ailleurs perdue en français actuel. Le mot a « émigré » en Angleterre, s'est anglicisé tant orthographiquement que phonétiquement, se transformant en *mail*. Une fois revenu en France, on ne le reconnaît pas et les puristes de la langue d'accepter la traduction de courriel, proposée par nos amis Canadiens !

L'emprunt ne laisse pas indifférent. Il a, en effet, ses **détracteurs** et ses **inconditionnels**. Les premiers sont taxés de passésistes, de puristes, de nationalistes, et même ... de « crisistes ». « Ce sont les tristes du langage. Leur discours n'a ni le sens de l'histoire, ni celui de l'avenir. Il n'a qu'un présent du passé. Il parle sa peur » (Ibid: 384). Plus que le signifié, il semble que ce soit le signifiant qui heurte l'oreille des personnes peu favorables à l'emprunt car, actuellement, le mot étranger ne passe pas toujours par une phase d'adaptation phonologique et graphique, contrairement à ce qui se pratiquait au XIX siècle. Il en va ainsi de la francisation de *bowling green* en boulingrin, défini comme un parterre de gazon entouré de bordures, et de *packet boat* adapté en paquebot ou encore de *riding coat* transformé en redingote – *coat* provient du français cotte -. De nos jours, la réécriture globale n'est plus aussi systématique, explications possibles à cette nouvelle tendance : d'une part, les langues étrangères, enseignées dès le jardin d'enfants, sont plus familières à l'oreille et à l'œil de tout un chacun. Plutôt que les langues étrangères, ne serait-il pas plus exact de dire l'anglais ? D'autre part, publicité et médias bombardent, au quotidien, l'homme de la rue de mots anglais, histoire d'être à la page, pas trop *old school*, pour reprendre une expression actuelle en vogue.

Les inconditionnels de l'emprunt se trouvent généralement parmi les jeunes qui cherchent des modèles de vie et des valeurs au-delà du territoire national, ils s'identifient à être Autres, différents de leurs aînés. L'américanisation, depuis quelques décennies, est à l'ordre du jour, aux quatre coins du globe, non

seulement dans le vestimentaire, la musique, le cinéma, l'alimentation *fast food*, mais aussi dans la langue. Par ailleurs, les professionnels de divers secteurs *high tech* font un usage pléthorique d'emprunts, et sont, par conséquent, très souvent incompréhensibles pour le commun des mortels. Certains emprunts sont pourtant nécessaires parce qu'ils renvoient à de nouvelles réalités économiques, commerciales, scientifiques. De nos jours, ce sont pour la plupart des anglicismes étant donné que l'Amérique domine la scène internationale dans bon nombre de domaines, entre autres, économiques. Mais l'emprunt n'a pas toujours été marqué du sceau de l'anglais. Il est, en tout cas, un élément fondamental de la dynamique des langues qui se développe sur un axe à la fois temporel et spatial.

2. Objectifs didactiques

Après ces quelques considérations sur certaines spécificités de l'emprunt, considérations nécessaires et suffisantes pour poser les tenants et les aboutissants de ce phénomène linguistique, il convient de circonscrire les objectifs didactiques de cette démarche en cours de Français Langue Étrangère. Le lecteur de ces pages est, en effet, en droit de se demander pourquoi et comment exploiter ce procédé linguistique pédagogiquement parlant. À cette double question, plusieurs réponses. Si je m'en tiens aux considérations d'ordre linguistique, j'avancerai au moins trois arguments : *faire découvrir à nos étudiants les interactions constantes entre les langues et les faire réfléchir sur le sens du transfert interlinguistique* : aucune langue ne peut vivre en autarcie, repliée sur elle-même. Penser qu'il existe des langues pures, c'est-à-dire exempte d'emprunts, relève de l'aberration totale parce que toute langue, quelle qu'elle soit, influence et est influencée par d'autres langues. Elle est tantôt receveuse tantôt donneuse. Langues et cultures sont des mondes non-clos, elles partagent et échangent des éléments en fonction de leur genèse historique et des contacts que les populations ont pu entretenir. Par ailleurs, après avoir observé (la capacité d'observation est un objectif non négligeable) que l'emprunt est similaire et non identique par rapport à la langue émettrice, nos élèves sont à même de *constater*, puis de *systématiser*, les *différentes phases de transformation et d'adaptation* telles que distorsion phonétique, modification orthographique, réduction de la polysémie, troncation.

D'autres raisons, disons, méthodologiques, servent également à justifier cette orientation: inciter nos étudiants à porter un autre regard sur leur langue maternelle et sur les langues, leur faire prendre conscience des nuances, des subtilités sur lesquelles joue la langue; à titre d'exemple, quelles différences existe-t-il, en espagnol, entre *pañoleta*, *fular*, *echarpe* ? En outre, par le biais des gallicismes en castillan, l'étudiant mémorise plus facilement et plus intelligemment le lexique en français car comprendre origine et composition d'un mot suppose un apprentissage actif et raisonné. Pour illustrer notre propos, prenons le cas de *avalancha* : à partir de ce gallicisme d'origine pré-gaulois, nous pouvons jouer sur le lexème *val* et travailler les dérivations *vallée*, *vallon*, *vallonné*, *vallonement*, *aval*, ainsi que les parasyntétiques verbaux et nominaux tels que *avaler*, *avaleur*, *avaliser*. Pourquoi ne pas avoir également recours aux gallicismes en anglais, langue que nos étudiants étudient depuis l'école primaire, soit depuis des années ? Ainsi le mot *brochure*, employé en anglais, nous permet d'expliquer non seulement l'étymologie mais aussi la différence entre *brocher* et *relier* un livre ; et de là, nous relevons que *broche*, en espagnol, provient du même lexème. Si le terme *brochure* est passé en anglais, n'est-il pas intéressant de constater qu'il est de plus en plus remplacé, en français actuel, par le mot *plaquette* ? Une autre situation fort semblable à la précédente : mouton s'intègre, en espagnol, sous la forme de *mutón* alors qu'en anglais il se transforme en *mutton* (la viande et non l'animal sur pied qui se dit *sheep*). Nombreux sont les emprunts de l'anglais au français, aussi est-il intéressant d'en tirer parti pour mieux faire comprendre à nos étudiants que l'étude des langues sera d'autant plus enrichissante qu'ils sauront faire des recoupements, établir des comparaisons, creuser les

différentes acceptions d'un même mot d'une langue à l'autre. Les recherches sur l'emprunt permettent, d'une certaine manière, d'en finir avec la fâcheuse tendance au cloisonnement entre les langues à laquelle sont enclins nos élèves, voire les enseignants ! Précisons que la transversalité n'est pas une exclusivité réservée aux langues, l'Histoire, avec un H majuscule, a aussi son mot à dire. En rester au stade de l'explication linguistique serait une erreur grossière et impardonnable parce que le contexte historique est déterminant pour que l'emprunt puisse prendre racine. Même plus, l'emprunt est souvent datable, c'est avec une certaine précision qu'il peut être situé dans le temps. Rappelons, à ce propos, que, suite à la victoire de Hastings (1066) par le duc de Normandie, - Guillaume le Conquérant, version française, William the Bastard, version *British* ! - la langue franco-normande est la langue officielle utilisée par l'aristocratie des conquérants et par la noblesse locale. Du XI au XIII siècle, l'Angleterre vit alors à l'heure du bilinguisme - anglo-saxon et franco-normand -, d'où l'existence de gallicismes en anglais. « Il est bon de rappeler que cet anglais, qui envahit aujourd'hui notre vocabulaire en créant l'inquiétude, doit plus de la moitié de ses mots au français et au latin » (Henriette Walter :32).

Pour l'introduction des gallicismes en Espagne, deux périodes historiques sont capitales : le Moyen-âge, - via le chemin de Saint-Jacques et la poésie de l'amour courtois - et le XVIII siècle favorisent l'entrée des mots français en Espagne. Histoire et langue, langue et Histoire : l'interdisciplinarité « aide à saisir ce qui est tissé ensemble, c'est-à-dire, selon le sens originel du terme, le complexe, à surmonter les dispersions et les compartimentations de la connaissance spécialisée » (Edgar Morin 1999 : 42)

Pour terminer, je ne peux pas passer sous silence un aspect fondamental de cette expérience pédagogique liée directement à la nouvelle philosophie de l'ECTS, *European Credit Transfert System* L'étudiant se doit d'être partie prenante de son apprentissage, il est sujet actif lorsqu'il constitue **son corpus** d'emprunts linguistiques pour ensuite procéder à une analyse inductive et déductive, selon le cas. Certes, le professeur se charge de donner des consignes, des orientations méthodologiques de façon à ce que l'apprenant ne se fourvoie pas. La formation est aussi centrée sur le travail personnel de l'étudiant, travail exécuté - individuellement, en binôme ou en groupe - pendant les heures de cours tutorées et les heures d'autonomie tutorée. L'expérience faite en cours de FLE, de la 1^o à la 3^e année de Tourisme, à l'I.U.P de tourisme de Santander, se situe dans la dynamique même du crédit européen. Il ne s'agit plus pour l'enseignant de donner « un produit fini », c'est-à-dire, dans le cas présent, de dicter un cours sur l'emprunt linguistique à ses élèves qui se contenteraient de copier un cours magistral. Il ne s'agit pas non plus de tirer un trait sur la transmission des savoirs qui a toujours sa place dans le processus de formation. L'apprentissage en autonomie, par ses formes réflexives, est à penser comme une complémentarité du cours magistral. Rappelons, à cet effet, la définition de l'ECTS donnée par le Ministère de l'Éducation Nationale Espagnole dans le Documento-Marco de février 2003: “(Es) la unidad de valoración de la actividad académica en la que **se integran las enseñanzas teóricas y prácticas**, así como otras actividades académicas dirigidas y **el volumen de trabajo que el estudiante debe realizar** para alcanzar los objetivos educativos”.

Grâce aux outils et aux techniques d'étude efficaces fournis par l'enseignant, les étudiants prennent en main leur apprentissage linguistique. Ils sont agissants, l'enseignant, lui, est conseiller, tuteur, intermédiaire, passeur. Il apprend à apprendre. À nous, enseignants, de réformer notre pensée pour penser cette réforme.

3. Approche méthodologique

En abordant gallicismes, anglicismes, hispanismes ou autres emprunts, loin de moi l'idée outrecuidante d'apporter des innovations en la matière. Mes prétentions se veulent beaucoup plus modestes : tout au moins, dessiller les yeux de nos apprenants pour leur faire comprendre les causes et les effets d'un phénomène complexe, éveiller leur curiosité et leur envie d'en savoir plus sur un sujet des plus passionnants, et vivifier

ainsi l'amour pour la/les langue/s. Libre à chacun de nous de prévoir le nombre de séances nécessaires en fonction des spécificités de chaque groupe et du nombre d'heures de cours dont nous disposons. Cette étude peut très bien être menée, de manière intensive, sur plusieurs jours consécutifs ou alors s'échelonner tout au long d'un semestre, à raison d'une heure ou deux par semaine.

Contexte expérimental, observation réfléchie, conceptualisation, expérimentation active, tels sont les quatre temps forts autour desquels s'organise la recherche sur l'emprunt linguistique.

3.1. Contexte expérimental

Il nous faut tenir compte des données de la pédagogie dite personnalisée. Aussi invitons-nous les étudiants à dresser une liste des emprunts linguistiques en espagnol, ou dans la langue maternelle du groupe avec lequel nous travaillons. Dans le cas présent, j'ai demandé à mes étudiants de chercher des gallicismes, légitimés ou non, en espagnol. L'apprentissage, précisons-le, ne part donc pas d'un point zéro puisque les intéressés s'appuient sur les connaissances de leur langue. En partant de leurs acquis linguistiques et culturels, ils se sentent plus en confiance et plus ouverts à l'expérience. Au départ, l'étudiant fait seul le travail de recherche. Il crée son propre *corpus*, quitte à procéder, ensuite, à une mise en commun de façon à enrichir et à diversifier l'étude.

3.2. Observation réfléchie

L'apprenant ne peut s'accommoder d'un simple inventaire lexical. Après avoir recensé des dizaines et des dizaines de gallicismes, il établit une ou plusieurs classifications qu'il doit justifier. Ordonner est le résultat d'un enchaînement de plusieurs opérations préalables qui ont eu lieu lors du contexte expérimental : repérage, tri, identification, mise en relation. Les critères permettant de ranger les emprunts d'une façon ou d'une autre sont divers. En voici un simple échantillonnage :

- **Le critère diachronique** permet de regrouper les gallicismes anciens, d'un côté, et les modernes, de l'autre. Parmi les plus anciens, c'est-à-dire du XI et du XII, figurent, entre autres, *mesón, manjar, vinagre, pitanza, viandas*, mots en rapport avec le chemin de Saint-Jacques de Compostelle; la poésie de l'amour courtois introduit *damisela, doncella, linaje, jardín salvaje, blandir, hostal*; la noblesse adopte *homenaje, paje, mensaje*. À noter que le dictionnaire de Nebrija atteste l'existence de ces gallicismes dès 1495. Au XVIII, *detalle, favorito, arribar, redingote, bucle, bisutería, tul, intriga, interesante, modista, rango* et un long *et caetera* viennent grossir les files des emprunts venus de France.

Les gallicismes modernes remontent aux XIXe et XXe siècles, du genre *camión, kilometraje, amateur, maillot, culote, flan, macedonia, carnet, boutique, cabás, escalope, beige, toilette*. Ce genre de classification sous-tend une autre organisation qui découle de la première, à savoir, d'une part, les **gallicismes tombés en désuétude, ou historiques**, et les **nouvelles créations**, d'autre part. Pour illustrer cette orientation, je citerai *redingote, corsé, tupé, damisela, viandas, ambigú*. Ces termes obsolètes s'en sont allés silencieusement parce qu'ils désignent des réalités disparues. Mort mais aussi vie d'emprunts. Des termes nouveaux naissent : *remarcable, bricolaje, menaje, voyeur, a nivel de* (calque de au niveau de), *élite* (Il est intéressant de préciser, à l'occasion, que le e accent aigu, signe orthographique, en français, a été pris, en espagnol, pour un accent tonique d'intensité qui range ce mot parmi les *esdrújulas* alors qu'il s'agit d'une llana), *al día de hoy, de buena mañana* (tous deux calques de au jour d'aujourd'hui et de de bon matin), *parapente, enervar* (dans le sens de énerver).

- L'organisation des emprunts selon leur **appartenance à divers champs sémantiques** tombe sous le sens. Les étudiants arrivent, je dirai assez facilement, à regrouper les mots par thèmes tels que : logement, décoration intérieure, mobilier (*chalet, sinfonier, secreter, buró, sofá, somier, boiserie, bidé*) ; danse classique (*ballet*) le sport - cyclisme (*pelotón, chupar rueda, maillot*), escrime (*touché*) - ; mécanique

(*chasis, capó, ralenti, engranaje, bujía*), activités bancaires et financières (*cotizar, endosar, letra de cambio*) ; vie politique (*parlamento, comité, debate, departamento ministerial*) ; administration (*burocracia, tomar acta, consultar los precedentes*) ; l'art culinaire propose de très nombreux gallicismes, avec, en entrées, *foie gras o paté del chef*, comme plat principal, *magret de pato* ou *entrecot*, et comme dessert, *petisú de nata o profiteroles, café frappé*. Avis aux *gourmets*, le sommelier (transformé en *sumiller*) conseille les meilleurs *bouquets* de sa cave ! Karlos Arguiñano, dans *Menú de cada día*. n'a pas peur d'innover, voire de hérisser les sensibilités des puristes, lorsqu'il parle de *lechuga chifonada*, de *panaché de verduras*, lorsqu'il recommande de *camisar, pochar, bridar, bardar, napar*, et ... pourquoi pas *mijotear* ? (Arguiñano 1993 :183).

L'analyse par champs sémantiques ne peut et ne doit pas en rester là car, à mon avis, elle en dit long sur l'art de vivre en France. Derrière ces différentes classifications se cache l'âme d'un pays qu'il est essentiel de sonder afin de découvrir l'être ou, selon l'expression consacrée par Rabelais, la « substantifique moelle » d'un *modus vivendi*.

- **Le rapport éponymique** offre la possibilité de se familiariser avec l'histoire des Grands Hommes français et des moins grands. Il s'étend de Monsieur Guillotin à « l'herbe à Nicot » en passant par Quinquet, ou par Louis de Béchamel, maître d'hôtel du Roi Soleil, ou encore par Monsieur de Silhouette, ministre de Louis XV. Les Ampère, Pasteur et Pascal ont aussi laissé leurs empreintes dans le lexique scientifique. Chauvinisme, chauvinista ? Qui se souvient de Chauvin, cet ancien soldat de l'empire napoléonien, mis en scène par Cogniard dans *La cocarde tricolore* ? Des Bougainville, des Hortense (Lepante) et des Michel Bégon sont passés à l'histoire sous la forme de bougainvillée, d'hortensia et de begonia, et, en passant les Pyrénées ils se sont intégrés en *buganvila, hortensia y begoña. Tul, cretona, limusina, bayoneta, coñac, champán, roquefort, camembert* : dans le même ordre d'idées que l'éponymie, **la toponymie** permet à l'étudiant de se familiariser avec la géographie de l'Hexagone et avec sa gastronomie, et même d'effleurer l'histoire coloniale française avec Bougie/*bujía*.

- **Bricolaje, menaje, garaje, pillaje, homenaje, engranaje, potaje, mensaje** : **l'analogie des suffixes** permet de regrouper les gallicismes. Au morphème *-aje* - adaptation du *age* français, qui indique une action ou le résultat d'une action -, viennent s'ajouter *-ancha/- anche* dans *revancha, avalancha, -é/-et* de *cariné, bidé, corsé, parqué, chalet, buffet, cabaret, balet, gourmet*, la terminaison *-ier* indiquant la profession dans *crupier, brigadier, sumiller*, le *-é* de *canapé, comité, puré* où l'accent orthographique du *-e* accent aigu a été interprété en espagnol comme un accent tonique, sans parler des *-án* de *croisán, edecán, volován*, des *ó, ot, ote* de *capó, maillot, culote* et autres suffixes récurrents.

- Une autre classification possible consiste à rassembler, d'un côté, les emprunts qui se sont fondus dans la langue espagnole - du genre, *bonbón, rutinario, silueta, bisutería* -. À vrai dire, ils se sont si bien assimilés au nouveau patrimoine linguistique qu'ils ne sont plus perçus comme des intrus. De l'autre côté, les gallicismes qui n'ont pas perdu leur allure venue d'ailleurs, et qui conservent jalousement leur origine : *passee partout, boiserie, boutique, dossier* et autres *maître*.

3.3. Conceptualisation

L'apprentissage conceptuel se fonde sur l'acquisition de terminologies scientifiques telles que distorsions et intégrations phonétiques, modifications orthographiques, troncation, intégration morphosyntaxique, intégration sémantique avec réduction de la polysémie, vie et mort des emprunts, les calques. Pour optimiser la conceptualisation il me semble fondamental de la réaliser en équipe. Tout comme dans le cadre de l'observation réfléchie, la phase de la conceptualisation repose sur un travail en groupe de trois ou quatre personnes car pour établir des hypothèses de classification et pour développer des stratégies de résolutions, l'interaction entre les étudiants donne des ailes aux participants et redouble leur énergie. Qui

plus est, lors de cette approche, l'enseignant joue un rôle particulièrement actif puisqu'il éclaire les concepts de base cités ci-dessus sans pour autant tomber dans des explications exhaustives du linguiste émérite. Après avoir touché du doigt les cas pratiques d'emprunts, les étudiants sont amenés à réfléchir sur les mécanismes de la langue. Une vision panoramique et synthétique fait suite à un travail sur le terrain.

3.4. Expérimentation active

Elle sert à unir, à ré-unir théorie et pratique. Elle peut être simple, si elle s'en tient au constat, à un « état des lieux linguistiques », ou alors plus complexe, si elle fait appel à une certaine capacité imaginative. En partant de documents authentiques en français ou en espagnol – écrits ou auditifs – on peut demander à nos élèves d'identifier les emprunts, de vérifier, à l'aide d'un dictionnaire, leur origine, ou encore de proposer une traduction correspondante, de substituer le mot étranger par un synonyme. Pourquoi ne pas stimuler le talent poétique, la création personnelle d'emprunts avec une adaptation orthographique à la Queneau dans *Les fleurs bleues* ou à la Desnos, dans ses poèmes holorimes du genre *Rose Sélavy*? Cette dernière phase pratique peut faire l'objet d'une évaluation personnelle et formative.

Précisons, pour finir, que cette application didactique dépasse le cadre de la langue française, je dirais même qu'elle gagne à être expérimentée tout aussi bien en cours de langue espagnole que de langues étrangères.

Bibliographie

- Arguiñano, Karlos. 1992. *El menú de cada día*. Barcelona : Ediciones del Serbal
- Meschonnic, Henri. 1997. *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*. Paris : Hachette littératures.
- Morin, Edgar. 1999. *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Paris : Seuil.
- Yaguello, Marina. 1981. *Alice au pays du langage*. Paris : Seuil.
- Walter, Henriette. « L'an 2000 du français » in : *Le Figaro Magazine*, 31 mai 1997..

Marie-Dominique Gaviard Dunand. Professeur de français à l'École Universitaire de Tourisme de Santander (Université de Cantabrie) depuis 1989. Outre une orientation de recherche sur les emprunts linguistiques, elle a publié différents articles sur la peinture dont « Méthodologie du regard », « Comment lire un tableau », « Intertextualité en peinture » dans des revues espagnoles et françaises.

dgaviard@eualtamira.org